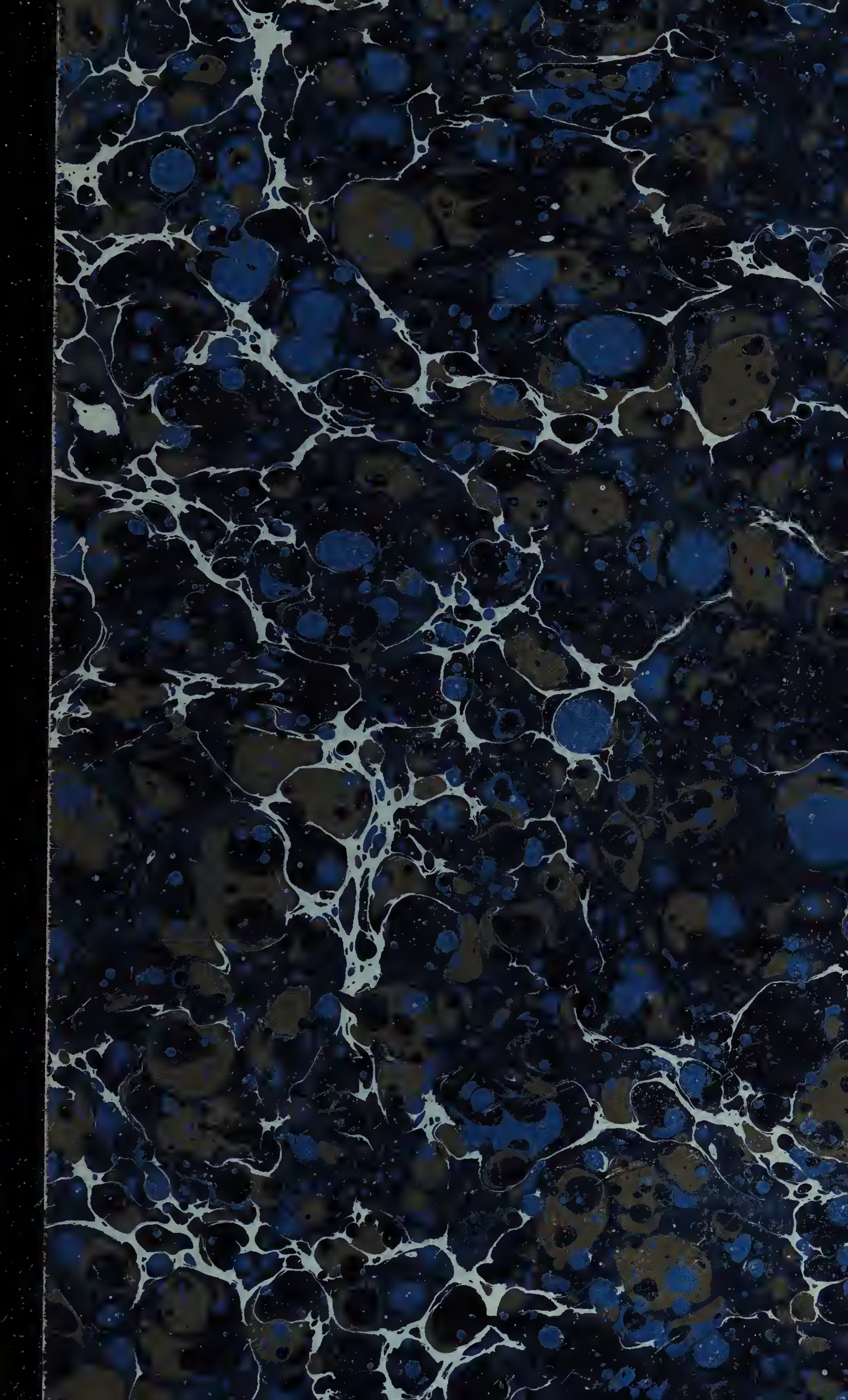


LA

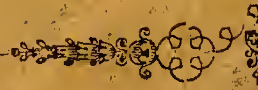
PYTHONISSE

AU

XIXe SIÈCLE.



PARIS, CHEZ MADAME LACOMBE, 4, RUE BOUCHER.

(1850)

PYTHONISSE
c

[c.1846]

LA

PYTHONISSE

AU

XIXe SIÈCLE.

Imprimerie de Cosse et J. Dumaine, rue Christine, 2.

LA

PYTHONISSE

AU

XIXe SIÈCLE.



PARIS, CHEZ MADAME LACOMBE, 1, RUE BOUCHER.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Des Destinées

DE LA

CARTOMANCIE.

INTRODUCTION.

Le Roi est mort, vive le Roi!...

Et moi aussi je l'ai crue morte, et moi aussi j'ai versé des larmes sur la perte de cette science presque divine et à coup sûr inspirée par Dieu même à ses adep-

tes, de cette science qui ouvre, devant les yeux de l'homme qui l'interroge, les portes de l'avenir. Oui, j'ai cru que dans le tombeau où vient de se coucher mademoiselle Lenormand, elle s'était ensevelie tout entière, et que désormais les secrets et les travaux du Grand Albert, de Jean XXII et de Cagliostro resteraient couchés et perdus avec elle dans la poussière de la tombe.

Comment! mécriais-je, depuis cinq mille ans cette science sublime se sera continuée. Les peuples des religions les plus différentes auront eu et vénéré des prophètes et des prophétesses. Un prophète annonce à Agar mourante qu'Ismaël mourant deviendra le chef d'un peuple puissant. La pythonisse d'Endor fait, par l'ordre de Dieu, apparaître aux yeux de Saül terrifié l'ombre de Samuel, qui lui annonce que la déchéance l'a

frappé et que la couronne va passer de sa tête sur celle de David et de ses descendants. Et ce ne sont pas là des faits qu'on puisse traiter de fables. C'est affirmé dans l'Ancien Testament. Et dans le Nouveau Testament, ces trois mages, au fond de l'Orient, découvrant une étoile nouvelle; faisant le thème de nativité de l'enfant né sous ce signe, et apportant des présents à la mère de Jésus et à Joseph, et s'inclinant devant une crèche, et disant : Ici vient de naître le Roi, le Dieu, le Sauveur du monde. Trop souvent aussi, hélas ! les prophètes furent méconnus. L'infortunée Cassandre eut beau annoncer aux Troyens le résultat du siége de leur ville et les dangers du cheval de bois ; elle périt victime de la fureur d'Ajax, et les Troyens furent punis bien cruellement de leur incrédulité. Les Grecs, les Romains, en-

fin tous les peuples eurent leurs oracles : le trépied de Delphes, l'antre de Cumes, étaient connus jusqu'aux extrémités de l'Univers. Et nous, avançant au hasard dans cette boue sillonnée d'ornières où nous nous enfonçons, nous qui, plus que personne peut-être avons besoin de nous voir tracer notre route et de nous y sentir soutenus et guidés par une main ferme et sûre, la dernière main qui pouvait écarter les pierres d'achoppement du chemin et nous soutenir en nous guidant, vient de tomber roide et froide au flanc de la dernière pythonisse qui vient de se coucher pour ne plus se relever jamais.

Hé bien ! je me trompais : dans les sciences comme dans les arts, on est sûr dans notre noble France de voir un athlète succéder à l'athlète qui tombe, ou se retire fatigué de la lice ; on est

sûr, dis-je, de voir un nouveau combattant jeune, frais et vigoureux s'élancer à son tour hors des rangs et venir saisir d'une main ferme le sceptre et la puissance. Le peuple hésite un instant; puis il voit l'assurance de ce nouveau roi. Il voit avec quelle légèreté, quelle adresse il manie ses armes et il s'écrie :

Le Roi est mort; vive le Roi!

Dès lors la royauté lui est acquise; dès lors la gloire, dès lors la renommée viennent s'atteler au char du triomphateur. Gloire donc et renommée à madame Lacombe qui, seule digne de remplacer sa devancière, a saisi, sans hésitation, d'une main assurée, ce sceptre qui lui revenait de droit.

LA VISITE.

Digne et bonne femme que cette madame Lacombe. La première fois que j'allai chez elle, je m'attendais à quelques-uns au moins de ces ridicules préparatifs qui sont totalement en dehors de la

vraie science. Quel fut mon étonnement. Je n'aperçus ni turban ni baguette. Une femme de trente ans environ s'avança vers moi, un bon et franc sourire aux lèvres. Pas de ces airs pincés et guindés; pas de ces airs de prophétesse enfin, ou pour mieux dire de tireuse de cartes que n'aurait pas manqué en pareille occasion de prendre une écolière. J'avoue que cela me donna beaucoup de confiance. — Mon cœur, ma tête, tout mon moi enfin, lui dis-je, est tranquille, je n'ai donc pas de questions à vous faire, pas de conseils à vous demander. Soyez cependant assez bonne, je vous en supplie, pour me donner un échantillon de votre talent divinatoire et pour perdre un peu de temps avec moi en me dévoilant n'importe quelle partie de l'avenir. — Je le veux bien, me dit-elle fort gracieusement; et appro-

chant un second fauteuil d'un magnifique tapis, elle m'invita à m'asseoir. — Je vais, si vous le permettez, me dit-elle, refaire devant vous une expérience dont le résultat m'intéresse d'autant plus, que je l'ai vingt fois recommencée, que je trouve toujours le même résultat clair et précis et que ce résultat est absolument contraire à celui qu'a écrit, annoncé, proclamé mademoiselle Lenormand. Je suis pourtant sûre de moi, de mes moyens, et sans vouloir offenser l'illustre sibylle, seize années m'ont déjà donné raison. — Mais qu'est-ce donc? m'écriai-je, très curieux de voir madame Lacombe aux prises, pour ainsi dire, sous mes yeux avec son illustre prédécesseur.

Elle, sans paraître émue et sans me répondre, calme, le sourire aux lèvres, sûre d'elle-même enfin, comme elle ve-

nait de me le dire, battait tranquillement un jeu de cartes et me fit couper de la main gauche.

LA PROPHÉTIE.

Oui, c'est bien cela, murmura-t-elle; toujours il échappe et il échappera toujours, je l'avais bien dit. Et quel calme! Quelle puissante organisation! Quel

génie et quel courage! Oui, tu seras heureux, toujours heureux. — Et à côté de lui, voyez cet ange, cet ange qui a pleuré un instant parce que Dieu lui a enlevé deux autres anges pour les avoir plus près de lui. Tout le monde a pleuré avec elle, avec cette mère, et Dieu l'a récompensée en élargissant son cœur pour y faire entrer bien d'autres enfants. Et voyez, non loin d'elle, cette jeune femme en noir dont les yeux ont bien pleuré aussi, mais qui pleure moins maintenant, car deux fois grandit devant elle le portrait de son époux. Et elle sait que l'amour de tous pour le grand-père et pour le père, mort si jeune, hélas! s'est reporté violent et vivace sur ces deux enfants, que ces enfants vivront eux, parce que le peuple français les aime et veut qu'ils vivent. Et en attendant que l'aîné de ces enfants con-

tinue le grand œuvre et se charge la tête du lourd fardeau de la couronne, elle leur apprend en secret à faire le bien et à aimer Dieu et la France. Sainte femme, bien éprouvée, mais qui recevra une bien douce récompense. Et tous ces princes, nobles rejetons d'un noble tronc, dignes boucliers d'une royale poitrine, à eux tous je leur promets au nom de l'art infaillible, honneur, puissance et bonheur.

Dans ce moment madame Lacombe était sublime; son air était inspiré; ses yeux, brillant d'un éclat surhumain, semblaient regarder à travers ces cartons légers, percer les murailles des Tuileries, suivre d'un regard brillant d'admiration d'abord, puis de sainte affection, comme on regarde les anges, puis d'admiration et d'amour comme on regarde des enfants, les personnages

qu'elle évoquait successivement. Mademoiselle Lenormand était complétement oubliée. Mais bientôt le calme revint. — Pardonnez-moi mon animation, me dit-elle, mais j'aime cette famille. Le génie supérieur du Roi excite en moi l'admiration, le respect le plus profond. Le bouillant courage, le cœur généreux des princes me charment et m'émeuvent. Je les vois avec bonheur entourer de leurs bras, de leur sollicitude ces enfants près de qui ils remplacent leur frère aîné. Et quel sentiment n'éprouvé-je pas, lorsque je vois voltiger autour de ce groupe, silencieuses et protectrices, la mère et la grand-mère des nobles enfants? Oh! oui, j'aime la famille royale, oui, je les aime, je les aime tous.

PROFESSION DE FOI.

C'est fort bien, répliquai-je alors ; je ne puis que vous approuver dans tout ce que vous venez de dire : et d'ailleurs l'idée que vous avez eu raison, cette

satisfaction d'avoir dans cette joûte en champ clos désarçonné Mlle Lenormand et d'avoir, pour ainsi dire, détourné de la royale famille ses sinistres prédictions, doit vous y avoir attachée encore davantage : mais en dehors de cela, depuis que j'ai eu l'honneur d'être reçu par vous, depuis que je suis entré dans ce salon, une chose me frappe, m'inquiète même. Permettez-moi de vous adresser là-dessus une seule question.

— Parlez, me dit-elle.

Hé bien ! fis-je alors, soulagé d'un grand poids ; pardon si ma remarque est indiscrète ; mais d'où vient qu'en entrant ici je n'ai pas été saisi de ce léger frisson qui vous pince successivement les veines, quand on vient consulter une sibylle, de ce frisson qui ne me manquait jamais lorsque j'entrais chez Mlle Lenormant. Pourquoi cette sim-

plicité d'ameublement ? Pourquoi ni bocaux, ni fioles? pourquoi ni turbans, ni baguettes? Pourquoi enfin ni cercles magiques ni parolescabalistiques? Jadis une pythonisse se fût considérée comme déshonorée, qui n'eût pas été, que tout le monde n'eût pas crue en relations directes avec Satan. C'était Satan qui lui apprenait le passé de ses visiteurs, Satan qui de son ricanement infernal lui enseignait ceux qui devaient tomber entre ses mains et en faveur desquels toute lutte était impossible.

Il n'y a rien d'étonnant à cela, monsieur, me répondit Mme Lacombe, j'ai compris, bien compris mon époque; voilà tout. L'homme a toujours au fond du cœur un désir inné, profond, inextinguible de connaître la vérité. Seulement, suivant les temps et les circonstances, suivant qu'il est plus ou moins

heureux, il faut lui présenter la vertu plus ou moins nue, et surtout sous tel ou tel jour et sortant de tel ou tel appartement. Le peuple faible, grossier, peureux, crédule comme nous l'avions au moyen âge, ne rêvant pas un meilleur avenir, ne songeait à demander l'histoire des temps futurs qu'à celui qui présidait pour lui au temps présent. Or, c'était le génie du malheur et du mal, et le diable était invoqué, interrogé ou exorcisé par tous mes prédécesseurs sans exception. Mais maintenant que la civilisation a étendu sur la France ses rameaux fertilisants, depuis que l'homme du peuple sait lire et que de bons livres lui passent par les mains, depuis lors sa situation s'est améliorée. Depuis lors, ce n'est plus au nom du Génie du Mal qu'on doit interroger l'avenir. En un mot j'ai compris mon

époque et si je suis sibylle, je suis sibylle chrétienne et catholique. Arrière la magie noire, arrière les cérémonies cabalistiques, et ces poules noires égorgées à la nouvelle lune et dont on consultait les entrailles. Arrière ces lames d'acier rougies au feu sur lesquelles on jetait brûler du sang ou des cheveux de la personne dont on voulait savoir l'horoscope. Arrière tous ces moyens coupables ! A moi la seule magie blanche, les cartes, la main ouverte et les lignes du visage humain.

Hé, mon Dieu ! avec ces moyens si simples, en consultant ces seuls conseillers, en ne donnant à personne, comme vous l'avez fait remarquer tout à l'heure, ce frisson que ne manquaient pas d'inspirer mes prédécesseurs, j'ai fait peut-être autant et plus de bien qu'eux. Combien n'y a-t-il pas de jeunes filles qui, venant

ici de confiance, se seraient enfuies au seul aspect d'un gros chat noir avec un seul œil jaune, assis sur une chaise et les regardant curieusement de cet œil à reflets verdâtres et enflammés ! Elles l'auraient pris pour mon compère Satan attendant le moment de me servir de monture pour m'entraîner à la ronde infernale que les sorcières forment la nuit du sabbat en chevauchant sur leur manche à balai. Au lieu de ce farouche concierge, gardant la porte de la maîtresse du logis, elles trouvent ma bonne qui les amène ici : je les fais asseoir à côté de moi, comme vous y êtes dans ce moment. Je cause avec elles comme une amie, comme une mère, et elles comprennent bientôt qu'elles peuvent me traiter comme telle. Leur cœur, que je sonde, m'a bientôt livré tous ses secrets. Alors, si un pur et légitime

amour l'occupe seul, de bons conseils d'amie l'approuvent, tout en lui marquant sa route, et l'enfant s'envole heureuse de cette approbation. Soyez tranquille ! on lui a promis le bonheur : elle l'aura ; mais, grâce à moi, elle saura l'attendre : si au contraire le sentiment qui s'est glissé dans ce cœur est un amour frivole et coupable, un de ces amours qui vous poussent à la honte et vous précipitent quelquefois plus tard jusque dans l'infamie, alors je suis sans pitié ; alors ouvertement, crûment, je fais lire à l'infortunée dans son propre cœur : je lui montre son infamie, puis, lorsqu'elle est bien abattue, par quelques paroles de consolation je relève d'abord son courage ; je m'élève alors contre celui qui cherchait à l'enivrer pour la perdre, je lui fais voir le vide de son cœur ; combien il était peu digne d'un cœur

comme celui qu'elle voulait lui donner. Par cette louange je lui rends le sentiment de sa valeur personnelle. Elle comprend qu'un homme vertueux peut seul se rendre digne d'elle et payer son amour de son nom; et une pauvre enfant sort encore de chez moi sauve et pure, qui peut-être un mois ou deux plus tard fût tombée par l'abandon de son séducteur au dernier degré de la misère et du vice.

Vous pourriez peut-être croire, mon ami, fit-elle alors en s'interrompant, que tout ce que je vous dis là n'est, pour ainsi dire, que dans le but de prôner mon art, mon habileté; n'en croyez rien : je veux du reste vous ôter jusqu'à la dernière bribe de cette idée en vous prouvant que je n'ai pas besoin de me vanter et de faire mon éloge et que, forcément, inévitablement, plus de per-

sonnes que je n'en puis satisfaire, doivent affluer chaque jour chez moi.

N'est-il pas vrai, dites-moi, qu'il y a dix mille jeunes filles dans Paris qui n'oseront confier à un ami, à un tuteur, à un père même, qu'une amourette occupe leur petit cœur. C'est que, malgré elles, au lieu de ne voir en eux que l'ami, le tuteur ou le père, elles y voient encore un homme et que, pour faire de tels aveux, les jeunes filles ont peur des hommes. Hé bien ! il n'est sans doute pas une de ces jeunes filles qui ne meure du désir de savoir sur leur grande affaire l'avis d'un tiers discret. Le tiers discret, vous avez déjà deviné qui ! Me voilà.

Et combien de jeunes gens qui regarderaient comme la chose la plus simple du monde d'aller confier leurs fredaines à un ami mûr, si, au lieu de simples

paroles de consolation, de conseils ou de réprimandes, il ne témoignait souvent son mécontentement par d'incessants reproches. A cette continuité de réprimandes si dures pour son orgueil d'adulte, quel est le jeune homme qui ne préférera aller consulter, interroger la sibylle ? encore des clients qui m'arrivent, car chez moi ils trouvent de sévères reproches rarement, de bons conseils et de l'indulgence, toujours.

Et combien de pères, de mères, venant m'interroger sur l'avenir de leurs enfants ! Combien de négociants venant chercher près de moi de solides conseils ! Pour eux je suis une conseillère sûre, une amie sur laquelle ils peuvent compter et qui ne leur a jamais donné que de bons conseils. Souvent une mère de famille vient me consulter sur la mélancolie de sa fille, sur la tristesse de son

fils. Fort souvent un petit roman interrompu, un mariage, une alliance qu'on veut lui imposer causent toute la mélancolie de la demoiselle. On veut que le jeune homme soit médecin ou négociant et il préfère devenir avocat. De là les mécontentements, la misanthropie, la colère du jeune amant de Cujas. Que voulez-vous? Moi, par état, je dois tout arranger, tout concilier. Mes cartes, l'examen de la main et des lignes du visage m'apprennent ce double secret. Je parle aux deux infortunés; je les exhorte, les encourage, et si je vois que l'attachement de la jeune fille est réel, que la vocation du jeune homme est solide, eh bien! je m'interpose alors! Je pousse, j'engage les parents à contenter des vœux si légitimes, et souvent ainsi ma science m'a permis de faire des heureux.

Mais rentrons maintenant, mon ami, dans un ordre de consultants plus humble peut-être, mais que je vois toujours avec plaisir parce que presque toujours ils m'offrent l'occasion de leur faire réparer des fautes qui pourraient, malgré leur légèreté, les conduire en police correctionnelle. Je veux parler des domestiques, des bonnes enfin. Que de fois, une d'elles vient me voir, dans les yeux de qui je démêle au premier coup d'œil qu'elle a quelques petites choses à se reprocher; j'interroge alors mes cartes, et tout en lui annonçant l'avenir ou lui expliquant ce qu'elle me demande, je lui fais des reproches de ces infidélités, je lui prédis bien des malheurs si elle persévère dans cette voie coupable. Puis lui expliquant alors que a probité est ce qui fait le lien et établit l'égalité entre les maîtres et les do-

mestiques, je l'oblige par mes conseils à une restitution soit cachée soit avouée, et voilà encore une victime que j'arrache au bon ami de mes prédécesseurs, à cet excellent Satan qui n'en peut mais ; car désormais, grâce à mes conseils et à ma direction, la coupable se conduira bien, et pour le plaisir d'acheter un ruban qui la rendra plus jolie que ses compagnes, ou de mettre à la caisse d'épargne une somme un peu plus ronde, elle ne commettra plus de ces petites soustractions ; elle ne fera plus, enfin, sauter, comme on dit, l'anse du panier, ce qui pourrait compromettre son âme, et l'exposerait à la honte d'une condamnation. Voilà, mon ami, quels moyens j'emploie. Ils sont bien innocents et les résultats en sont bons, comme vous le voyez. Hé bien ! êtes-vous bien convaincu maintenant que si je parlais de

moi, tout à l'heure, ce n'était pas pour me prôner et me faire des clients. Vous voyez que mes clients naturels, forcés, me suffisent et au delà. Je ne vous ai d'ailleurs pas parlé des hautes visites que je reçois souvent, et qui ont pour mobile la simple curiosité. Et je ne puis pas dire si c'est moi ou mon art qui les attire, mais tous reviennent.

Je m'en doute, lui dis-je, mais permettez-moi de me retirer. Depuis bien longtemps j'abuse de vos moments qui sont comptés, je le sais, et il y aurait indiscrétion de ma part à prolonger mon plaisir aux dépens de....

Non, restez donc encore un peu, me répondit-elle, j'aime tant à causer et surtout avec des personnes qui comme vous savent si bien me donner la réplique et me faire jaser successivement sur toutes les parties de mon art et sur

mes succès dans cet art qui me rend si heureuse: car, croyez le bien, mon ami, c'est avec bonheur que je touche les cartes. Je fais couper, après avoir battu avec soin; et j'attends, je vois venir avec presque autant d'anxiété que la personne placée en face de moi, les arrêts que le destin va prononcer. Tenez, un jour par exemple, un vieux soldat était venu me demander des nouvelles de son empereur; comment était son tombeau à Sainte-Hélène. Vous ne pouvez vous imaginer mon trouble, mon émotion, lorsque je vis et que j'annonçai à mon vieux grognard que bientôt lui-même serait de garde auprès du corps de Napoléon rapporté de Sainte-Hélène. Tel jour, lui dis-je, la proposition sera faite, tel jour le corps partira, tel jour enfin il arrivera à Paris. Tout se trouva vrai. Le digne homme n'y voulait pas croire.

Mais enfin, quand tout fut réalisé, il vint me remercier. Il croyait, me disait-il avec respect, que c'était moi qui avais arrangé tout cela, qui l'avais ordonné, et que tout alors était arrivé. J'eus la plus grande peine à lui persuader que je pouvais bien annoncer l'avenir et être l'interprète du destin, mais que je ne pouvais leur commander.

C'est du reste une méprise on ne peut plus honorable, lui dis-je en riant ; passer du rôle de Vates, du rôle de Pythonisse à celui de divinité, c'est fort joli, malheureusement cela ne va pas à la première sibylle chrétienne.

Qu'appelez-vous la première sibylle chrétienne, interrompit-elle avec vivacité? Héquoi! lorsque Jeanne d'Arc venait dire au roi à Reims : « Chier sire, permettez, je vous en supplie, que d'ores en avant je laisse là l'habit militaire, et

que je retourne dans ma contrée, car, chier sire, nous voici ores à Reims et ma mission est terminée. » Il ne voulut pas la croire, ce gentil prince, et il lui dit : » Reste avec nous, Jeanne, car besoin ai encore de toi. » Et Jeanne resta, la pauvre fille ; mais elle l'avait senti, sa mission était finie et elle tomba bientôt entre les mains des Anglais. Et, Dieu merci, elle mourut encore pour son pays, car elle laissa au front de l'Angleterre le stigmate du bourreau. Et c'est peut-être de la mort de la première prophétesse chrétienne et française que date cette aversion qu'inspirent à tout Français les descendants des bourreaux de la pucelle d'Orléans.

C'est bien possible, dis-je à madame Lacombe, car jamais meurtre plus infâme ne fut commis ; prendre une femme, qui s'est battue comme un homme pour

son pays, et la mettre à mort serait un acte peu noble, mais justifié en quelque sorte par la nécessité de tuer le plus d'ennemis possible. Mais au lieu d'un coup d'épée au moment où elle est prise, on rassemble un tribunal, on l'accuse, on la condamne comme sorcière malgré ses explications franches et loyales. Enfin, elle doit périr le lendemain sur le bûcher. Tout est bien fini : il ne reste qu'à envoyer un prêtre à la sorcière. Il en vient un en effet, un évêque, mais assisté de deux valets du bourreau ! « Jeanne, dis-nous tes secrets de sorcellerie. Quel était ce vin qu'on devait boire à Reims? Qu'y avais-tu mis? Quelles paroles magiques avais-tu prononcées? » Jeanne, naturellement, ne sait que répondre. Mais pendant l'interrogatoire, on a fait rougir à un brasier des pinces et des tenailles, et sur l'ordre de l'é-

vêque, Pierre Cauchon, c'est un nom à retenir, on commence à lui pincer et tenailler les seins et le gras des jambes. Elle n'avoua rien, et le lendemain, quand elle pouvait à peine, martyrisée qu'elle était, se traîner au bûcher, les Anglais joyeux s'écriaient : Voyez, la sorcière a peur (29 mai 1431). Rien que dans ce seul fait, il y a la mesure de l'amour que les Français peuvent avoir pour une telle nation. C'est certainement là un des actes les plus infâmes qui se soient jamais accomplis sur une terre chrétienne. Mais c'est la vérité, Jeanne était bien une prophétesse. Je n'y avais jamais pensé ! Pardonnez-moi ; mais, en vérité, l'idée de sorcière, de sibylle, de pythonisse, rappelle tellement et tout de suite à l'idée des relations sataniques, qu'on ne peut se figurer une prophétesse bonne chrétienne.

—Je l'ai pourtant toujours été et je le serai toujours : mais en quoi, je vous prie, cela m'empêche-t-il d'avoir retrouvé et réuni quelques morceaux du miroir brisé de la vérité ? en quoi cela m'empêche-t-il de montrer cette réunion aux hommes et de les y faire regarder, quitte à les laisser en tirer le parti qu'ils voudront.

—Cela est vrai, mais le charme de votre conversation ne doit pas me faire oublier que d'autres clients vous attendent avec impatience, et que je n'ai pas le droit de les priver de vos bons conseils. Au revoir donc, Madame, et mille fois merci de votre charmant accueil ; j'espère qu'à une prochaine visite, j'aurai à vous interroger, vous et vos cartes, sur moi-même, ce qui me donnera le droit de rester avec vous plus de temps encore.

—Adieu, me dit-elle, ou plutôt au revoir, et je vous promets que la première fois que je vous reverrai, je vous raconterai une jolie histoire; une histoire, entendez-moi bien.

—Et une histoire où sans doute vous aurez le principal rôle; où vous-même, *Deus ex machinâ*, préparerez et ferez le dénoûment, je le devine. Elle n'en aura que plus de prix pour moi.

—Au revoir donc, et comptez, Madame, qu'une si aimable promesse me ramènera bientôt près de vous.

—Monsieur....

—Madame....

Je la quittai enfin : j'avoue que j'étais sous le charme. Jamais plus cordiale réception ne m'avait été faite que par cette dame que je voyais pour la pre-

mière fois; jamais plus franche causerie ne m'avait égayé et intéressé. Je me sentais tout heureux, tout fier de cette nouvelle connaissance. C'est une bien bonne et bien charmante femme, me disais-je, que cette madame Lacombe; elle plaide sa cause avec une chaleur et en même temps avec une grâce et une légèreté.... C'est un véritable trésor qu'une amie pareille. Tout ce qu'elle m'a dit sur ces amours de jeunes filles, sur la conduite de ces bonnes, est plein de raison ; et après tout, pourquoi n'irait-on pas consulter comme une amie, une femme vertueuse que la prescience ou l'habitude a rendue si forte dans l'art de connaître l'avenir et qui, en tout cas, peut par d'excellents conseils vous le faire plus doux et plus agréable, en vous garantissant une bonne conscience. Allons décidément je retournerai, et je

retournerai souvent chez madame Lacombe.

Tout en réfléchissant ainsi, j'avais repris le chemin de mon domicile : C'est fort juste, me disais-je tout en me hâtant, c'est fort sensé tout cela. Elle peut réellement faire le plus grand bien. Dans Paris, dans cette ville des contrastes, où la misère la plus affreuse se coudoie avec le luxe le plus effréné, elle doit avoir vu des deux côtés des types bien étranges. Quelquefois en apprenant à un pauvre ouvrier que dans tels endroits il trouvera de l'ouvrage, elle a pu le sauver du crime; car trop souvent, hélas! la misère précède le mal. Que de criminels qui n'ont succombé qu'au besoin. Eh mon Dieu! après avoir dans l'intérêt de la loi, empêché cet homme de dérober, peut-être quelques instants après, a-t-elle, dans l'intérêt de la morale,

empêché une jeune femme d'oublier ses devoirs et de compromettre du même coup l'honneur de son mari, le sien et celui de ses enfants. Il est si simple de se figurer une femme mariée entraînée, séduite, disposée peut-être à succomber le soir même dans un dernier rendez-vous. Avant d'arriver à cette heure du rendez-vous qu'elle a accordé, quelle ardeur insupportable, quelle impatience fiévreuse. Il faut qu'elle emploie à satisfaire une fantaisie ces quelques heures qui la séparent de ce moment qu'elle redoute autant qu'elle le désire. Elle demande une voiture et brûle le pavé pour arriver plus tôt chez la sibylle ; enfin son tour arrive ; la voilà introduite ; Mme Lacombe lui tire les cartes, lui annonce amour coupable, fuite, déshonneur, abandon, infamie, puis hasarde quelques conseils; et l'amant arrivant,

le soir, frisé, pommadé, musqué au lieu du rendez-vous, se casse le nez contre visage de bois, et s'en retourne désappointé en murmurant : Expliquez donc les femmes; je croyais pourtant avoir le droit de dire que je les connais. Et il s'en va, remis complétement par cette idée qu'il connaît les femmes et qu'il ramènera celle-là. Il est seulement contrarié de s'être habillé pour rien. Enfin, pour la punir, il la boudera quelques jours, puis il se laissera attendrir et tout sera dit. Mais tout n'est pas dit, car Mme Lacombe n'a pas donné de conseils pour cela et pourtant l'instinct féminin est si parfait qu'à la première visite et aux suivantes il n'y a jamais personne à la maison quand le beau boudeur en projet s'y présente, et il se figure enfin, *in petto*, qu'il a été joué par une grande coquette. Cela l'irrite en le flat-

tant, et comme il sait qu'il forme l'expression parfaite du séducteur irrésistible, il se rabat sur les grisettes et en consomme des quantités fabuleuses, et Satan se frotte les mains et sourit à ses efforts, car l'orgueil, et l'orgueil non justifié, c'est cela, cela surtout qui nous met aux mains du malin! et ce monsieur en a une dose!....

Oh ! si je pouvais être là, invisible, derrière la sorcière à toutes ses consultations, et si je pouvais dire ensuite tout ce que j'aurais vu et entendu. Je suis sûr que jamais plus curieuses révélations n'auraient paru dans le monde. Car que de personnes, mon Dieu ! de tout rang et de tout âge, de toute position, de tout caractère se succèdent sur ce fauteuil. Mais hélas ! jamais cette curieuse expérience ne pourra être faite, car Mme Lacombe ne laisse pas de

mémoires et c'est la discrétion même. Que de volumes pourtant l'on ferait avec tout cela. Que de mystères l'on mettrait au jour. Enfin, il n'y faut pas penser. Il faut seulement nous préparer à aller le plus tôt possible chez Mme Lacombe, pour apprendre de sa bouche même, cette histoire qu'elle m'a promis de me raconter. En attendant, quand je rencontrerai un ami, je lui dirai : Es-tu amoureux? es-tu content? es-tu triste? as-tu des amis? va chez Mme Lacombe et demande-lui son miroir; il est assez grand pour qu'on y voie un bout de vérité, un peu d'avenir. Demande-lui avec cela quelques conseils, et si tu es amoureux, tu auras la femme que tu aimes; si tu es content, tu deviendras heureux; si tu es triste, tu deviendras gai; si tu as des amis enfin, tu les emmèneras avec toi chez la

sibylle, et tous comme toi reviendront contents et satisfaits. Je dirai à ceux qui sont tristes, allez-y chercher le bonheur dans la vérité ; je dirai à ceux qui doutent, allez y chercher la certitude, et la certitude ne leur fera pas défaut. Allez donc, mes amis, allez tous et j'irai avec vous voir la sibylle de la rue Boucher, n° 1, et j'irai avec vous voir et consulter Mme Lacombe.

Quelques jours après je retournai voir Mme Lacombe, et voici ce qu'elle me raconta :

UNE HISTOIRE.

L'ARRIVÉE.

C'était le 21 mai 1845, par une de ces magnifiques matinées où le printemps qui a étendu dans les champs ses frais tapis de verdure , et rendu aux arbres

leur parure accoutumée, semble aussi donner au corps cette vigueur et à l'âme cette joie, ce contentement inexplicable qui se traduisent chez les enfants en sauts, en bonds furieux et inattendus, et chez les personnes plus âgées en un bien-être semblable à celui qu'éprouve un convalescent se promenant au soleil, après une longue maladie. Tout dans la campagne était vie et fraîcheur. Le soleil déjà levé, mais ne donnant encore qu'une chaleur douce et modérée, éclairait les préparatifs de départ des habitants de tous les petits villages qui entourent Paris. Tous se hâtaient d'apporter sur les marchés de la grande ville les produits de leurs basses-cours et de leurs jardins. A ce moment, sur la roûte d'Orléans et dans la même direction que cette file de voitures, galopait sur un magnifique cheval numide

un brillant officier de chasseurs d'Afrique. L'œil se reposait avec plaisir sur cette franche et mâle figure, brunie par le soleil d'Afrique et à laquelle une légère cicatrice au front, toute récente encore, eût donné un air de sévérité sans les contours arrondis et gracieux de sa bouche, sans la douceur de ce grand œil noir qui pouvait pourtant, lorsqu'il s'animait, prendre l'expression d'une colère terrible et devant lequel l'œil du plus hardi se fût alors involontairement baissé. Sa taille admirablement prise, rappelait celle d'une femme par sa finesse ; sa poitrine bombée semblait emprisonnée dans un corset, tant elle se dessinait droite et souple sous l'uniforme boutonné. Ses épaules larges et vigoureuses, les attaches si élégantes de ses bras, rappelaient celles de l'Apollon du Belvédère. Il pouvait avoir de

vingt-quatre à vingt-cinq ans. Son cheval, dont les oreilles fines et droites, l'œil grand et rempli d'intelligence, la jambe fine et musculeuse, le col élégant mais presque nu, indiquaient suffisamment l'origine arabe, dévorait le terrain comme comprenant l'impatience de son maître. Celui-ci se baissant de temps en temps sur l'avant de sa selle lui disait seulement : « En avant, Scotti, plus vite; » et le noble animal, comme s'il l'eût compris, repartait alors plus rapide. Enfin à dix heures du matin, le jeune homme entrait dans la cour d'une antique maison de la rue des Deux-Ecus, et se donnant à peine le temps de jeter la bride de son cheval aux mains du portier qui venait derrière lui, il montait quatre à quatre jusqu'au 3e étage de la maison et sonnait rapidement et avec un battement de cœur inexprimable à une

porte qu'il semblait bien connaître. Presque aussitôt un pas un peu lourd se fit entendre et la porte s'ouvrit. Pousser la porte, bousculer la vieille femme qui avait ouvert et se précipiter au fond de l'appartement, fut pour lui l'affaire d'un instant; et pendant que la vieille Suzanne suivait en s'écriant: Jésus! ah mon Dieu! mais c'est M. Georges, j'en suis sûre, on entendait, dans la pièce du fond un bruit de baisers, puis quelques paroles entrecoupées : Ma mère! mon enfant! mon Georges! ma bonne mère! Enfin, au bout d'un grand quart d'heure de ravissement, Georges se retourna; il appliqua deux gros baisers sur les vieilles joues ridées de cette bonne Suzanne qui l'avait vu naître, et se débarrassant de son sabre, descendit à la hâte pour voir comment on traitait son compagnon, son camarade, son ami

Scotti. Tout était pour le mieux, et il remontait vers sa mère, lorsqu'au premier étage il trouva deux personnes qui l'attendaient. La vieille Suzanne avait déjà prévenu toute la maison, et un ancien ami du père de Georges, M. Rivière avec sa fille Alexandrine, attendaient sur l'escalier le passage de leur jeune ami pour l'embrasser après deux ans d'absence : « Bonjour, monsieur Rivière, bonjour, Alexandrine, comment allez-vous mes amis ? tout a-t-il bien été en mon absence ? » Et tout en s'informant des nouvelles, notre héros embrassait le papa d'abord, puis deux fois Mlle Alexandrine, qui s'extasiait devant les épaulettes et le brillant uniforme de son ami d'enfance. Après quelques explications, des félicitations communes et l'assurance donnée par M. Rivière que tout avait bien été pendant l'absence du jeune officier, Geor-

ges reprit sa course et arriva au second étage. Deux personnes encore l'y attendaient, Mme Raymond, vieille amie de Mme d'Eternay, la mère de Georges, et sa fille Aimée Raymond. « Ah mon Dieu! maman, s'écria d'abord Aimée en pâlissant, vois-donc, il est blessé! » Elle n'avait remarqué, elle, ni le splendide uniforme, ni les brillantes épaulettes; elle ne voyait que son ami blessé et, elle, Aimée, ne savait pas si cette blessure n'était pas ce qui ramenait Georges à Paris.

« Nous n'avions rien à faire, cette saison, ma bonne Aimée, se hâta de dire Georges, et j'ai obtenu un congé de trois mois. Mais Dieu merci, je suis complétement guéri, c'est seulement un yatagan qui m'a effleuré le front pendant que je faisais son maître prisonnier. C'est la moindre des choses et je n'avais seulement pas pensé à en parler à ma

mère dans ma dernière lettre. Je conçois que cela vous ait d'abord surprises, cela change la figure et donne un air méchant que je n'ai, je vous assure, pas été chercher là-bas. — Oh mon Dieu! j'ai eu bien peur, dit Aimée, et maman aussi; j'ai cru que c'était pour cela que tu revenais à Paris, et au front, cela doit être dangereux. — Non, non, sois tranquille, Aimée, tout est fini; c'est cicatrisé et il n'y a plus le moindre danger; mais j'espère que vous allez venir comme M. Rivière et Alexandrine, dîner toutes les deux aujourd'hui avec nous, pour fêter notre réunion. — Certainement; au revoir, Georges, » dirent en même temps Mme et Mlle Raymond. Et Georges monta enfin son troisième étage et se mit à déjeûner avec sa mère qui l'admirait et ne mangeait pas de joie. Mais à vingt-quatre ans, l'appétit est

toujours le plus fort, et ce ne fut qu'après l'avoir largement satisfait que Georges se retira avec sa mère dans la chambre que Madame d'Eternay avait choisie pour son cabinet de travail, et que commença une de ces bonnes causeries où chacun veut apprendre, est tout oreilles, et raconte soi-même, sans s'en apercevoir, l'histoire des moments passés loin de l'autre. Dans cet entretien, Madame d'Eternay apprit que son fils, élevé au grade de lieutenant, pour avoir chargé vigoureusement avec sa troupe, tué sept ennemis et pris un drapeau, avait été élevé à celui de capitaine sur le champ de bataille, pour s'être précipité au devant d'un coup de yatagan destiné à son colonel, et après avoir paré le coup qui, pourtant, lui avait fait une blessure au front, pour avoir fait prisonnier le chef de la troupe

ennemie. Il n'avait cessé de se battre que lorsque tout était fini. Son colonel, qui lui devait la vie, faisait tout pour lui et l'aimait à la folie; c'était encore lui qui lui avait fait obtenir ce congé de trois mois qui lui permettrait de voir pendant tout ce temps sa bonne mère.

De son côté, Georges apprit que Madame d'Eternay, qui, à un moment avait été accusée par lui de négligence pour une assez longue interruption dans sa correspondance, avait été, à cette époque, gravement malade ; si gravement même qu'un instant on avait désespéré de ses jours. Mais pouvais-je désespérer, ajoutait Madame d'Eternay, j'avais près de moi un ange, ma bonne Aimée, qui ne m'a pas quittée une minute pendant une si longue et si douloureuse maladie. C'est certainement à ses soins affectueux, à sa sur-

veillance de tous les instants que je dois le plaisir de te serrer à présent dans mes bras.

Madame d'Eternay raconta alors à son fils que bien des fois, moi aussi j'étais venue. Et ce qu'il y a de plus singulier, disait-elle, c'est que chaque fois que notre chère sibylle est venue me voir, au moment même où je désespérais presque de la vie, elle m'affirmait toujours que j'allais guérir bientôt, et que tu reviendrais dans peu de temps avec de bien belles épaulettes. Elle va être bien heureuse de voir qu'elle ne s'est pas trompée, que son art lui avait fait connaître la vérité. Je l'ai invitée pour aujourd'hui, ajouta-t-elle, et elle dînera ici avec M. Rivière et Alexandrine, Madame Raymond et ma chère Aimée. Allons, mon Georges, sois galant avec ces demoiselles ; toutes deux

sont riches ; Aimée pas tant qu'Alexandrine, mais cela ne fait rien ; et tu es bien sûr d'obtenir celle que tu voudras demander. Ainsi, cherche à leur plaire et fais ton choix ; je serais si heureuse si une seconde madame d'Eternay vivait près de moi. J'aurais au moins sans cesse, là, quelqu'un avec qui je pourrais parler de mon Georges. Après tout, nous ne faisions guère que cela pendant ton absence, avec Suzanne ou avec Aimée. Alexandrine, elle, n'aimait à parler de toi que quand ton nom était dans un journal. J'ai peur que la vanité ne soit bien forte dans le cœur de cette jeune fille. Mais enfin, il faut lui pardonner, elle n'a pas eu assez longtemps les soins et la surveillance de sa mère. Telles étaient les causeries, interrompues sans cesse par les caresses et les baisers de Madame d'Eternay, qui

les menèrent tous deux jusqu'à l'heure du dîner. Grâce à Suzanne, car Madame d'Eternay n'avait eu le temps de penser à rien, tout se trouva prêt et le repas de famille commença.

Madame d'Eternay, la mère de Georges, avait perdu son mari d'assez bonne heure; mais grâce à son courage, et avec l'aide de MM. Rivière et Raymond, deux amis de son mari, elle était parvenue à régler ses affaires et à retirer une somme d'environ 160,000 fr. qu'elle avait placée en rentes sur l'Etat. Cela lui faisait environ 8,000 fr. de rentes. Avec ces ressources, et tout en continuant à garder dans le monde le rang que lui avait fait son mari, elle avait pu faire donner à son fils une brillante éducation dans un des meilleurs colléges de Paris. Sorti à vingt ans du collége, Georges, après avoir subi avec hon-

neur divers examens, s'était présenté à Saint-Cyr. Il en était sorti pour aller en Afrique, d'où, grâce à sa bravoure, il revenait au bout de deux ans, à vingt-quatre ans, avec le grade de capitaine.

M. Rivière, homme de cinquante-deux ans à peu près, était encore grand et vigoureux. Il y avait deux ans qu'il s'était retiré du commerce de bijouterie où il avait amassé une fortune qui pouvait bien se monter à une vingtaine de mille livres de rentes. Cette fortune, il était fier de l'avoir acquise par son travail; mais il continuait à vivre avec simplicité, et excepté les fantaisies qu'il passait à sa fille, qui, par parenthèse, en avait souvent, il dépensait peu, et l'opinion publique, qui ne se trompe guère, était qu'il dépensait à peine la moitié de ses revenus. Mademoiselle Alexandrine aurait donc un jour une

fortune assez rondelette. Cela se savait dans le quartier, et les soirées de M. Rivière étaient très suivies. Mademoiselle Alexandrine mettait tout cet empressement sur le compte de sa beauté.

Et, de fait, Mademoiselle Alexandrine en avait bien le droit. Jamais visage plus frais, d'un ovale plus gracieux, n'avait été encadré dans de plus beaux cheveux noirs. Jamais œil noir plus malin ne brilla sous un sourcil mieux arqué, entre des cils plus longs et plus soyeux. Ses lèvres, rieuses et rouges comme du corail, laissaient voir, en s'entrouvrant pour sourire, un double rang de dents fines, blanches et admirablement rangées. Son col de cygne, souple et gracieux, s'attachait à de délicieuses épaules, et sa taille souple et fine, que faisait valoir une robe d'une coupe irréprochable, disait, ainsi

que la finesse de ses mains, la cambrure élégante de son pied, et le lobe rosé d'une oreille d'une petitesse fabuleuse, que Mademoiselle Alexandrine avait bien raison de se sourire en passant devant chaque glace, et qu'elle avait certainement le droit de croire que c'était à elle et non à sa fortune que s'adressaient tant de soupirs empressés. Mademoiselle Alexandrine avait dix-neuf ans.

Madame Raymond, veuve aussi de bonne heure, avait une fortune d'environ douze mille francs de rentes, que son mari avait gagnée dans les pelleteries et les fourrures. Seule avec sa fille Aimée, ayant peu de besoins, elle dépensait cependant presque tout son revenu en maîtres de toute espèce, qu'elle donnait à sa fille : le reste était employé en bonnes œuvres. Madame Raymond allait souvent avec sa fille chercher et sou-

lager la misère dans un grenier. Souvent, disait-elle, des malheureux ne peuvent obtenir qu'au bout de huit ou quinze jours des secours des bureaux de bienfaisance ; pendant ce temps, faut-il donc qu'ils meurent de besoin? Souvent une pièce de vingt francs, arrivée à temps, a sauvé une famille entière de la misère et même peut-être des mauvaises tentations. Du reste, Madame Raymond était une femme aussi distinguée que bonne et compatissante ; elle aimait beaucoup madame d'Eternay, car les gens distingués se reconnaissent et se réunissent presque involontairement. Pendant la maladie de la mère de Georges, elle ne l'avait quittée que lorsque ses forces la trahissaient : et alors elle lui laissait l'infatigable Aimée qui, sans cesse sur pied, sans cesse attentive, humectait les lèvres de la malade avec la boisson ordonnée,

ou lui faisait avec son doux sourire passer l'amertume d'un remède salutaire.

Aimée, dont nous parlions, avait dix-huit ans. Ses blonds cheveux, son air angélique, ses grands yeux bleus, humides d'émotion, sa taille souple et gracieuse, ses mains blanches et fines, son pied mignon, tout, jusqu'à cette légère pâleur, laissée peut-être par ses fatigues de garde-malade, faisaient ressembler la douce Aimée à un de ces anges consolateurs auxquels le Seigneur permet quelquefois de venir secourir ou consoler sur la terre les pauvres mortels pour lesquels ils priaient dans le ciel.

Un quart d'heure à peu près avant le dîner j'arrivai chez madame d'Eternay. Tout le monde arriva peu à peu. A ma vue, Georges se leva, vint m'embrasser affectueusement et m'amena près de sa mère.

Hé bien! que vous avais-je annoncé? dis-je à madame d'Eternay; ne trouvez-vous pas, n'avez-vous pas trouvé, vous bien portante ce matin, ses épaulettes bien belles. Allons, monsieur l'officier, donnez-moi votre bras gauche pendant que vous allez offrir le droit à madame Raymond, et dirigez-vous vers la salle à manger à la suite de madame votre mère et de M. Rivière. Ecoutez, Georges, je veux une promesse de vous : c'est que demain ou après vous viendrez me voir, vous savez, rue Boucher, 1. — Je vous le promets, je vous le promets, ma bonne madame Lacombe, et (attendez, que je vous dise cela tout bas) je vous consulterai en même temps sur le choix de ma femme. J'ai trois mois à passer ici; je puis bien me marier. Vous me conseillerez : voilà qui est entendu; cela fera plaisir à ma mère.

Tout en terminant ces mots joyeux, Georges s'assit à table entre ses deux petites amies, comme il appelait encore Aimée et Alexandrine: et, il faut le dire, dans le cœur du jeune officier de chasseurs d'Afrique, Alexandrine, dans cette première causerie, effaça complétement Aimée. Alexandrine causait, riait, montrait ses dents, avait la réplique vive et joyeuse. Aimée ne disait rien. Toute sa joie, concentrée en elle, ne s'échappait que par ses yeux, ardemment et innocemment fixés sur Georges, qui rendait sa mère si heureuse. Aimée ne regardait pas autre chose. Enfin, le repas se passa comme tous les repas de réunion ; celui qui revient fait les frais de la conversation générale et des conversations particulières. Madame d'Eternay regardait Georges ; Aimée regardait Georges. En admirant la fine moustache et les grands

yeux de Georges, M. Rivière pensait au mariage de mademoiselle Alexandrine qui plaisantait avec Georges, et riait pour lui montrer ses jolies dents; mademoiselle Alexandrine ne riait jamais sans avoir cette idée. De son côté, se tenant dans un coin de la chambre, comme pour être plus prête à servir, la vieille Suzanne regardait aussi son Georges, et elle pleurait presque, la pauvre femme, en pensant que ce vaillant officier se battant comme un lion, blessé, tuant, prenant des drapeaux, elle l'avait tenu sur ses genoux, si petit, si petit qu'il eût pu passer debout sous la table où il mangeait en ce moment. Suzanne, c'était, avec Aimée et madame d'Eternay, la seule personne s'occupant de Georges pour Georges. Moi, j'étudiais; je ne perdais pas un coup d'œil, une intonation de voix de toutes ces per-

sonnes réunies sous un sentiment profond, et Georges était le seul que je ne pensasse pas à regarder. Enfin, le repas finit après un toast à la gloire de l'armée d'Afrique, et chacun se retira. Madame d'Eternay rentra chez elle, après avoir embrassé son fils. Je me retirai en rappelant à Georges sa promesse. Georges accompagna monsieur Rivière, qui lui proposait une partie de billard à son café, et madame Raymond et sa fille descendirent un instant pour tenir compagnie à Alexandrine qui restait seule.

M. Rivière et Georges arrivèrent enfin au café. Le billard était libre; ils choisirent leurs queues et se mirent au jeu. M. Rivière, sans être très fort, jouait passablement ; Georges, au contraire, n'ayant pas eu d'occasions, était d'une grande maladresse ; son coup d'œil était fort juste, mais il ignorait complé-

tement les effets de queue, et ne prenait jamais sa bille qu'au milieu. Sur un coup où, lancée avec adresse, elle ne produisait pourtant pas l'effet voulu, un jeune homme entra dans la salle, auquel M. Rivière s'empressa d'offrir la main; puis s'approchant de Georges : Georges, lui dit-il, je vous présente M. Léopold, artiste dramatique, qui est assez bon pour honorer souvent mes soirées de sa présence. — Mon cher Léopold, M. Georges d'Eternay, capitaine de chasseurs d'Afrique et l'un de mes meilleurs amis.

Les deux jeunes gens se saluèrent, et la partie continua. Mais le nouvel arrivant remplit avec une telle grâce les fonctions d'instructeur auprès de Georges, et les progrès de ce dernier furent si rapides, grâce à ces leçons, que les deux jeunes gens, présentés l'un à l'autre par un ami honorable, sortirent du

café sur le pied d'une cordialité presque intime. C'est ici le mome nt de faire connaître Léopold. C'était un jeune homme d'excellentes manières; il pouvait avoir de vingt-sept à vingt-huit ans. Sa figure, pleine de charme et de distinction, annonçait une grande franchise: son air franc et ouvert, sa moustache presque militaire, son nez à arêtes fines et élégantes prévenaient d'abord en sa faveur. Mais, au fond, c'était seulement un débauché, ayant largement vécu, et qui songeait à faire une fin, en plaisant à M. Rivière et compromettant assez sa fille pour la forcer à l'épouser. Du premier coup d'œil, il avait vu en Georges un rival redoutable, et il avait songé à conquérir son amitié pour trouver et exploiter à son profit son côté faible, s'il parvenait à lui en découvrir un. Continuantdonc à affecter la plus grande

bonhomie, il lui proposa de lui faire voir son théâtre, non pas au dehors, non pas dans la salle, mais à l'intérieur dans les coulisses. Rien n'est plus curieux que ce spectacle pour quelqu'un qui ne l'a jamais vu, ajouta Léopold, et puisque je suis à même de vous le faire voir en détail, j'espère que vous ne me priverez pas du plaisir de vous avoir avec moi le reste de la soirée. Il était alors environ neuf heures; Georges accepta, mais pour le lendemain. Il voulait, disait-il, ne rien perdre d'un spectacle aussi curieux, et surtout il désirait prendre quelque repos. La partie fut donc remise au lendemain. Les deux jeunes gens dîneraient ensemble, et iraient ensuite dans les coulisses; ils se serrèrent la main et se séparèrent.

Le lendemain matin, Georges, en embrassant sa mère, lui fit part de son bon-

heur. Le soir même, un charmant jeune homme, avec qui l'avait mis en rapport M. Rivière, allait l'introduire dans les coulisses du Vaudeville, et lui faire voir ce spectacle si curieux et si animé. A cette nouvelle si simple, le cœur de madame d'Eternay se serra; il lui sembla qu'un piége attendait là son Georges; qu'il devait y succomber inévitablement, qu'on allait le lui enlever. Enfin, malgré elle, ses yeux se remplirent de larmes. Georges la regardait sans comprendre. Cela te contrarie-t-il, ma mère, lui demanda-t-il; as-tu quelque raison de t'opposer à cette partie? J'y renoncerai volontiers si cela te chagrine.

N'ayant aucune raison qu'elle pût donner de cette émotion, de ce pressentiment dont elle sentait si bien la vérité, madame d'Eternay rejeta son trouble

sur une mauvaise disposition d'esprit, sur un affreux cauchemar qu'elle avait eu la nuit, et pendant lequel elle croyait toujours voir un yatagan s'abattant sur le front de son fils. Connaissant la sensibilité de sa mère, Gorges ne douta pas un instant que la vue inopinée de sa blessure, bien que cicatrisée, ne lui eût fait ce mauvais effet. Changeant alors de conversation, il lui annonça qu'il allait accomplir la promesse qu'il m'avait faite de me faire une visite, le lendemain ou le surlendemain de son arrivée. Madame d'Eternay approuva vivement ce projet, elle se promettait même d'accompagner son fils, mais cette émotion subite l'avait trop fortement secouée, et, lorsque vint le moment de partir, elle ne se sentit pas la force de venir même en voiture. Néanmoins, comme ce n'était qu'une faiblesse, elle insista pour que Georges,

qui, inquiet, voulait rester, partît seul, et se rendît immédiatement chez moi.

Après quelques mots d'amitié, après avoir rassuré Georges sur l'indisposition de sa mère, je me disposai sérieusement à remplir mon ministère. Si j'avais quelque autorité sur vous, Georges, lui dis-je, je vous défendrais d'aller dans les coulisses de théâtre. De grands dangers vous y attendent, auxquels vous ne résisterez pas. Georges se mit à rire. —Vous feriez mieux, ma bonne amie, de me dire qui de mes deux petites amies je dois demander en mariage. — Jusqu'à ce soir cinq heures, vous penserez peut-être encore à cela, Georges, lui répondis-je; mais passé cinq heures, vous n'y penserez plus de longtemps, si vous allez au Vaudeville. — Georges rit de nouveau, et voyant, dit-il, que je prenais avec lui le ton solennel, il

allait me quitter et reviendrait bientôt chercher sur son mariage un conseil plus amical ; et il partit. A trois heures, il rencontra, au lieu choisi pour leur rendez-vous, Léopold qui l'attendait.— Je vous avoue, lui dit-il en l'abordant, que je ne sais trop si je dois vous accompagner ce soir. Deux personnes que j'aime et que je respecte m'ont témoigné beaucoup de craintes sur cette partie où je me promettais tant de plaisir. On eût dit qu'un funeste pressentiment les avertissait de me détourner d'un grand péril. Je vous assure que depuis que je les ai quittées, plus je réfléchis, moins je suis décidé. Je ne sais que faire, cela a paru leur déplaire et les inquiéter. D'un autre côté, cela me paraît à moi un plaisir aussi innocent qu'agréable. Voyons, soyez mon conseil. Décidez vous-même ce que je dois faire. Léopold

rit beaucoup des craintes d'un officier devant un plaisir qu'ambitionnent tous les jeunes gens. Le seul danger qui pouvait réellement exister, c'était de se laisser enlever d'assaut par une des charmantes femmes qui peuplaient le théâtre. « Vous verrez, ajoutait Léopold, presque toutes sont délicieuses, et il y en a de vraiment divines. Je vous présenterai à elles; et vous verrez, vous avouerez que l'ennemi est peut-être encore plus terrible que vous ne vous l'êtes imaginé. Cependant, je vous engage à braver ce péril; et, même, voyez comme je suis égoïste, pour vous garder plus longtemps avec moi, j'irai jusqu'à vous rappeler qu'il y a eu promesse de votre part, et qu'il y aurait félonie maintenant à refuser. » — Tout en causant ainsi, et après s'être promenés encore quelque temps, ils se trouvèrent du côté du

pont d'Austerlitz. Il était quatre heures et un quart, et Georges proposa à son compagnon de prendre une voiture. Il se fit, en chemin, arrêter chez lui, et demanda des nouvelles de sa mère, qui allait mieux. — Pardon, si je vous ai fait attendre, dit-il à Léopold en redescendant; mais, en vérité, j'eusse été maussade et malade toute la soirée si j'avais pensé que ma mère allait mal. Maintenant que me voilà rassuré, allons dîner et amusons-nous; ce soir, je suis tout entier à la joie. Léopold, qui s'était institué le guide de Georges, le conduisit chez un de nos meilleurs restaurants, et lui fit faire un de ces repas qui échauffent le corps et rendent les passions plus brûlantes. Pour fêter leur commencement d'amitié, les jeunes gens burent ensuite du vin de Champagne frappé, et Georges, peu habitué aux

excès, se trouva bientôt, habilement ménagé par son partner, dans cette situation d'esprit où les passions s'enflamment en un instant et laissent pourtant des traces profondes. Introduit dans l'intérieur du théâtre, il suivit d'abord Léopold dans sa loge ; mais, sur le chemin de cette loge, se trouvaient plusieurs loges d'actrices. L'une d'elles était entr'ouverte. Sur la porte était écrit : Mademoiselle Juliette. Juliette changeait de costume. Jamais Georges n'avait vu une peau aussi blanche, une gorge aussi belle, des formes aussi admirables. Il resta un instant en extase devant ce gracieux tableau ; puis, s'arrachant à sa contemplation, il suivit Léopold, enchanté. En un tour de main celui-ci se trouva habillé, et montra le chemin à Georges pour descendre sur la scène. Juste à ce moment Juliette,

habillée, descendait aussi. En passant, sa robe frôla le pauvre jeune homme, qui resta un instant muet et comme suffoqué; puis, se penchant, il prit sur cette épaule si blanche un long baiser. L'actrice se retourna, et, voyant un bel officier, à la figure charmante, au brillant uniforme, elle sourit et continua sa route. Léopold plaça son ami de manière à ce qu'il pût à la fois voir les acteurs en scène et hors de la scène. Après un dialogue vivement applaudi, entre Léopold et Juliette, Georges s'approcha de cette dernière, et après avoir salué Léopold, pour montrer à l'actrice qu'il connaissait quelqu'un au théâtre, lui adressa des compliments sur son jeu, mais surtout sur sa beauté. Juliette prit tout cela très bien; sa charmante figure exprimait le contentement, la satisfaction de ces éloges mérités. Georges était

fou. Le lendemain, le surlendemain, il revint, apportant chaque jour les plus riches bouquets. Juliette en portait une fleur toute la soirée. N'était-il pas trop payé? Cela continua pendant quelque temps. Avait-il le temps de penser à Aimée ou à Alexandrine? N'avait-il pas à penser à ce qu'il dirait à Juliette le soir, au bouquet qu'il lui offrirait? Il prit seulement une fois sur lui de venir me voir. Je le prévins de nouveau; je l'engageai à se méfier, à prendre garde à lui, surtout aujourd'hui, Georges, ajoutai-je, tâchez d'être raisonnable; veillez, veillez bien sur vous, ou vous ferez des folies. Il n'écouta rien. Le soir même, au sortir du théâtre, Juliette avait été charmante; il se hasarda à offrir un bras qu'on accepta; Georges était aux anges. Depuis quelques jours, il lui avait semblé voir un homme reconduire

Juliette, et la jalousie le mordait au cœur. Quel fut son étonnement, lorsqu'en arrivant chez Juliette, il trouva plusieurs personnes déjà réunies chez elle. On devait souper et jouer. Georges aurait voulu partir; mais à la vue de ce monde, Juliette avait fait un geste de désappointement. Elle s'attendait donc à être seule. Il était heureux, il resta. Après le souper, qui fut exquis, on se mit à jouer. Georges refusa. — Jouez, lui dit Juliette rapidement, où l'on vous remarquera. Il se mit alors à jouer contre un vieux monsieur et perdit; mais que lui importait? Juliette s'était mise derrière lui et pariait pour lui. Pouvait-il se plaindre, quand la femme charmante qui se plaçait à son côté pour le rendre heureux, perdait comme lui? Il se leva enfin de table, après avoir perdu 700 francs qu'il avait sur lui, et

800 francs sur parole. Le lendemain, inquiet, il revint me voir. — Juliette, la jalousie, le jeu, voilà bien des folies dont vous auriez dû vous méfier, lui dis-je. Maintenant, vous avez joué et perdu, payez. Georges n'osait pas avouer que sa solde et que la petite somme que sa mère lui avait remise à son arrivée étaient dépensées toutes deux, qu'il lui fallait demander cet argent en surplus à sa mère. Cette idée le tourmentait, et bientôt une fièvre ardente s'empara de lui. Mais, la force du tempérament et un traitement bien régulièrement exécuté, le mirent bientôt sur pied. Quel fut son étonnement à sa première sortie, de trouver Léopold qui le complimenta sur sa promptitude à s'acquitter. — Je n'en avais jamais douté, du reste, ajoutait Léopold, car les dettes de jeu sont sacrées. Georges

alors a tout compris. C'est sa mère qui a payé, il va la remercier. Mais madame d'Eternay ignore complétement ce qu'il veut dire; elle se plaint même qu'ayant des dettes, il ne l'ait pas avoué d'abord à sa mère. Il croit alors que c'est moi; mais je lui affirme que non, et Georges, à mon accent, comprend bien que c'est la vérité. Ce ne peut donc être que Léopold qui, voyant son ami triste et abattu, aura deviné que son chagrin venait de cette perte au jeu, et aura payé à sa place. Cependant, de crainte de se tromper, il demande l'adresse du vieux monsieur qui l'a gagné, va le voir et s'informe qui a apporté l'argent. — C'est une charmante femme, voilà tout ce que je puis vous dire, répond le vieux monsieur; je me suis engagé au secret. Juliette est donc la femme qui l'a sauvé. Il est donc aimé? Fou,

ivre de bonheur, il prend son élan, et arrive, au paroxisme de la joie, chez cette femme si belle et qu'il aime, et dont il est aimé.... Elle s'était enfuie la veille avec un secrétaire d'ambassade allemand. Figurez-vous un homme dans une île déserte, qui sait qu'à la nuit les bêtes féroces le dévoreront s'il n'a pas une demeure solide qui le mette à l'abri de leurs attaques. Tout le jour, cet homme travaille. Ses matériaux sont réunis. Il commence à les mettre en œuvre ; une tour bien fermée de toutes parts, avec un seul trou facile à boucher pour pénétrer à l'intérieur, s'est élevée comme par enchantement. La nuit arrive ; il ne reste plus qu'une pierre à mettre pour finir entièrement l'ouvrage. A ce moment, une dépression se fait sentir, le terrain s'affaisse sur un côté, la tour tombe avec

un bruit funèbre, et l'homme, assis sur les débris, attend, les bras croisés sur sa poitrine, cette mort terrible qu'il n'a plus le temps de prévenir. Eh bien! le sentiment de cet homme au moment où sa tour s'écroule, peut à peine se comparer aux mouvements qui agitèrent Georges à l'annonce de cette nouvelle. Il lui sembla que, comme aux anciens blasphémateurs, on lui arrachait le cœur de la poitrine et qu'on lui en battait les joues. Enfin, il s'évanouit. Quand il revint à lui, il était couché dans son lit; la vieille Suzanne mettait aux pieds du convalescent une boule d'eau chaude pour attirer le sang de la tête aux extrémités. Madame d'Eternay était là, à son côté, penchée sur ce lit de douleur, et épiant avec inquiétude chaque mouvement, chaque symptôme. Enfin, à travers la porte ouverte, on

voyait, dans la chambre voisine, Aimée, travaillant à un ouvrage de couture, mais s'arrêtant à chaque instant pour tirer son mouchoir de sa poche et essuyer à la hâte quelques larmes furtives. Enfin, au bout de quelques jours, Georges revenu à la santé, vint me remercier. Souvent, j'étais venue le voir, et j'avais eu besoin de toute mon autorité pour calmer les craintes des femmes désolées. — Notre pauvre Aimée, votre future femme, a bien pleuré, je vous assure, lui dis-je à la hâte; mais retournez chez vous; il y a dans votre maison des gens qui ont bien besoin de vous. Allez, Georges, et réparez, s'il se peut, le mal qui s'est commis, et empêchez surtout celui que l'on veut commettre. Georges, inquiet, me quitta aussitôt, en me remerciant, et reprit le chemin de sa maison. Sur l'escalier, il trouva Alexandrine

tout en larmes, qui lui fit signe d'entrer. —Mon bon Georges, mon cher Georges, lui dit-elle, permettez-moi d'abord de vous demander pour moi l'indulgence et l'amitié d'un frère, et je vous raconterai ce qui m'est arrivé et ce qui m'arrive. — Je vous le promets, Alexandrine ; d'ailleurs, je viens d'avoir moi-même trop de torts pour être sévère avec les autres ; parlez donc et comptez sur mon amitié.—Pendant ces longues semaines, dit alors Alexandrine, où vous rentriez si tard, et où l'on vous voyait à peine dans la journée, M. Léopold est venu bien plus souvent qu'auparavant ; il me faisait une cour assidue ; et, vous le connaissez, Georges ; tout dans son extérieur indique un homme que l'on peut aimer. C'était donc, de tous les jeunes gens reçus chez mon père, celui qui m'était le moins in

différent. Enfin, il y a quinze jours à peu près, il eut l'audace de me remettre un billet. Ma première idée fut de le donner à mon père; mais mon père se serait fâché peut-être, et lui aurait fermé sa maison; et alors, Georges, je vous l'avoue, cela m'eût fait de la peine. Je me décidai donc à le lire avec précaution; quitte à ne pas répondre et à dire que je l'avais brûlé. Mais cette lettre était si respectueuse, le peignait si amoureux, si dévoué, et me demandait avec tant d'instance seulement l'autorisation de me demander à mon père, que je me laissai toucher par tant de respect et d'affection, et que je me décidai à lui donner la réponse qu'il me demandait je l'autorisai à demander ma main. Il vint en effet; mon père le reçut très bien; mais dès qu'il eut pris quelques renseignements, il refusa net.

Alors, Léopold furieux déclara, oui, il m'osa déclarer, à moi, dans une nouvelle lettre, que si je ne m'arrangeais pas pour décider mon père, il montrerait partout mon billet; et au ton du sien, j'en suis sûre, l'intérêt seul le guidait, et il est très capable d'exécuter sa menace. — Il ne l'exécutera pas, soyez tranquille, dit Georges, je le connais, il en est incapable. Je vais l'aller voir, et je rapporterai votre lettre. Le jeune officier avait dit cela avec tant de calme, qu'Alexandrine crut qu'en réalité elle s'était trompée, et qu'on rendrait immédiatement cette lettre. Elle laissa donc partir Georges qui, à la hâte, se fit conduire chez Léopold. — Monsieur, lui dit-il en entrant, vous voulez commettre une action lâche et infâme : vous voulez compromettre une jeune fille avec une lettre; vous allez d'abord me

remettre cette lettre. Puis, si vous vous trouvez offensé par la façon dont je vous l'ai réclamée, je me mettrai à votre disposition, soit demain, toute la journée, soit tout de suite. Puis, remarquant que tout en écoutant, Léopold, surpris d'abord cherchait à se rapprocher de son bureau, où une lettre était entr'ouverte. — Cette lettre, d'abord, cette lettre, s'écria le capitaine; puis, s'élançant vers le bureau, il la saisit; c'était bien elle. Georges, tirant alors un portefeuille de sa poche, y enferma la lettre. — Maintenant, monsieur, dit-il à Léopold, je vous souffletterai ce soir, si vous voulez, en plein Vaudeville. — C'est cela même, monsieur, répondit en s'inclinant Léopold, et demain mon épée châtiera votre insolence. Georges pâlit à ce mot; et se contenant néanmoins, sortit en saluant; puis, il ren-

tra et remit le billet à Alexandrine. — Voià, ma sœur, lui dit-il. Puis, s'approchant de M. Rivière : — Venez dîner avec moi, ce soir, fit-il rapidement, j'ai besoin de vous ce soir et demain matin. M. Rivière le suivit. Le soir, Léopold, involontairement, marcha en passant sur le pied de Georges. — Maladroit, s'écria Georges, en lui donnant un soufflet. Et pour chacun fut suffisamment expliqué le duel du lendemain. Immédiatement, deux amis de Léopold, qui, par le plus grand des hasards, se trouvaient justement au théâtre ce soir-là, quittèrent la scène avec Georges et allèrent au foyer. Là, Georges déclara devant M. Rivière, un de ses témoins, qu'il n'entendait faire aucune concession, ni accepter aucun avantage, et les quitta. Les témoins de Léopold s'entendirent donc avec M. Rivière sur le lieu

et l'heure du combat, le choix des armes et les conditions. Le vainqueur imposerait les siennes au vaincu, qui serait forcé de les accepter, en tant qu'elles ne blesseraient pas son honneur. Georges avait exigé de M. Rivière de se montrer inflexible sur ce point. L'arme choisie fut l'épée; Léopold, l'insulté, y était très fort. Il se sentait sûr de lui-même; mais lorsque, le lendemain, à huit heures du matin, les deux adversaires se rencontrèrent près de la mare d'Auteuil, l'œil noir de Georges plongeait dans l'œil de son adversaire avec une telle ténacité, avec une fixité si terrible, que les témoins de Léopold, troublé, furent obligés de lui crier par deux fois de se mettre en garde. Enfin, au bout de trois secondes, l'épée de Georges traversa entièrement le bras droit de son adversaire et le mit hors de

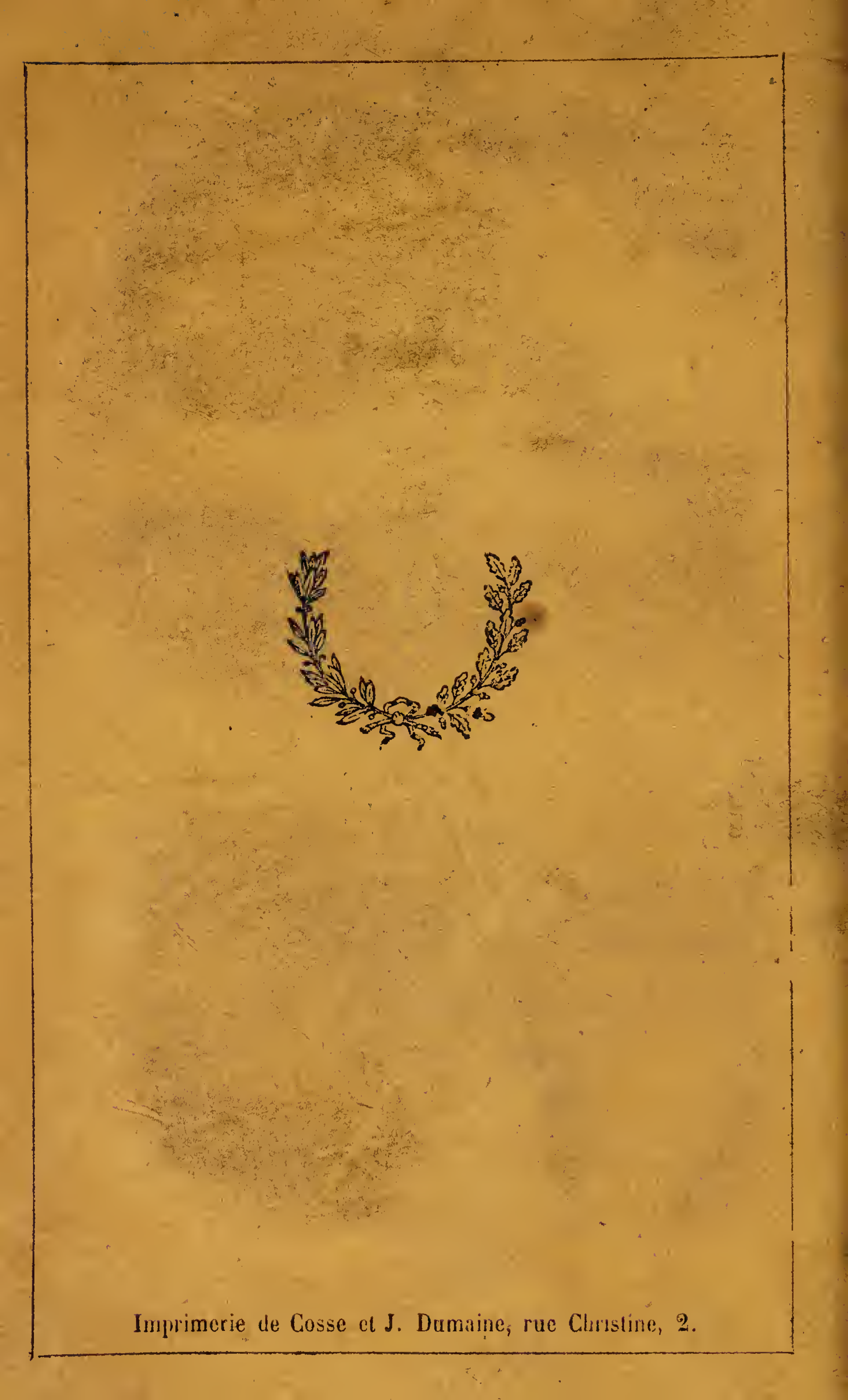
combat. — Dès que vous serez guéri, dit Georges, en se penchant sur Léopold, vous quitterez la France. — C'est trop juste, répondit tranquillement le blessé. Il partit en effet deux mois après, dès qu'il fut guéri ; mais comme blessé par Georges, et par conséquent comme son ami, il eut le temps d'assister à son mariage avec Mademoiselle Aimée Raymond. — Hé bien ! dis-je, le soir, à Georges avais-je tort de vous renvoyer chez vous ? Vous y avez fait une bonne action ; je veux pourtant vous en donner la récompense. Ecoutez ici, Georges, à l'oreille : c'est ma première et ma dernière indiscrétion ! c'est votre femme qui avait payé vos dettes.

ÉPILOGUE.

Georges est maintenant retourné en Afrique ; mais, cette année comme l'année dernière, il obtiendra un congé de trois mois ; seulement, bercé sur

les genoux de son Aimée, ou de la première Madame d'Eternay, ou de Suzanne, il trouvera en arrivant un petit futur officier de chasseurs d'Afrique, qui n'était pas dans la maison quand il est parti, et que Suzanne s'amuse souvent à faire passer tout debout sous la table de la salle à manger, pour comparer sa taille avec celle de son père.

FIN.



Imprimerie de Cosse et J. Dumaine, rue Christine, 2.

